L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL —NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 23 JUIN 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 85, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 23 JUIN 1849.

AVIS.

IL N'PERSONNE n'est autorisé à recevoir ou accepter un reçu pour les propriétaires de l'Abeille, excepté M. B. Duvergier, notre tenteur de livres et MM. F. Morton Quirk et De La Neuville.

Nouvelle-Orleans, 3 avril 1849.
MAGNE & WEISSE

TICKET WHIG.

GOUVERNEUR:
ALEXANDRE DECLOUET.

LIEUTENANT GOUVERNEUR:
DUNCAN F. KENNER.

AUDITEUR DES COMPTES:
LOUIS BORDELON.

CONGRES,
PREMIER DISTRICT:
O. P. JACKSON.

DEUXIME DISTRICT:
CHARLES M. CONRAD.

ANNEXION DU CANADA.

L'annexion du Canada aux Etats-Unis est libérement discutée [illegible] la presse des provinces [illegible]. Le Courrier de Montreal publie en [illegible] une série d'articles remarquables sur les avantages qu'offrirait à l'annexion. Les [illegible] trouve que le pôle. Etablissant en [illegible] que le pouvoir politique émane [illegible] du peuple, et que le principe est sauvegardé [illegible] dans l'union américaine et méprisant [illegible] la charte octroyée au Canada. Puis [illegible] les objections qui ont été soulevées [illegible] forme de gouvernement.

[illegible] Etats-Unis trop quarts d'un [illegible] qui ne [illegible] gouverner. Le pouvoir [illegible] fédérale contre les [illegible] Etats de l'Union. On [illegible] aussi, en une dans la Caroline du Sud [illegible] dégénérer le sens électoral. De [illegible] qu'il y aurait aucun brusque changement [illegible] dans la forme de gouvernement. [illegible] ne se souviennent aucune [illegible] qui ait été [illegible] serait comme [illegible] une et Conseil [illegible] ans. Afin de donner un point [illegible] à cette dernière assemblée, [illegible] de [illegible] de dangereuses [illegible] qui bivouaquent en vue de Rome, [illegible] dans leur [illegible] nature; au lieu d'attendre les [illegible] s'en déclarent les protecteurs. Le général Oudinot a barré le passage à [illegible] qui avançait contre [illegible] chrétienne. Voilà l'intervention jusque [illegible] les Français se [illegible] bien plus fort [illegible] soldats de Ferdinand que contre les [illegible] détenteurs de la république romaine.

Baltimore, 18 juin.

Les journaux de Londres, que nous avons reçus par le steamer, font un triste tableau de la [illegible] en de la Pologne. *Cinq cents familles ont été massacrées de leurs demeures et errent sans abri dans les rues de Cracovie.*

Les succès des Hongrois sont confirmés. Les Russes ont été battus SIX FOIS de suite. *Toute la Hongrie est soulevée, ce pays n'est plus qu'un [illegible].*

Les Romains ont battu les Napolitains à Velletri.

Le général Oudinot, apprenant qu'un corps autrichien s'avançait contre Rome, l'a somma de rebrousser chemin.

Les consolidés sont cotés à 91 1/2 dans la circulaire de Baring du 9 juin.

DEUXIEME DEPECHE.

Baltimore, 19 juin 1849.

La nouvelle de la mort de l'ex-président est parvenue à Washington. Il y a eu assemblée du cabinet, et les ministres ont ordonné de fermer les bureaux publics pour honorer la mémoire du défunt. La maison du président sera également tendue de noir en signe de deuil.

LE CHOLERA A NEW-YORK—Le Conseil de santé de New-York a constaté dans la journée du 14 courant, 28 cas de choléra et 16 décès occasionnés par l'épidémie.

NOUVELLES DU MEXIQUE ET DE LA CALIFORNIE.

Le steamer anglais *Clyde* est entré dans la baie de Mobile, mercredi dernier, venant de Vera Cruz et de la Havane. Nous avons reçu par cet arrivage nos hommes de journaux mexicains. Les dernières dates de Mexico sont du 9 courant.

Le congrès est convoqué extraordinairement pour le 1er juillet. Il s'agit de réorganiser les finances de l'Etat.

Le 3 courant, il y a eu à Mexico une rixe entre quatre gardes de la légion française et un certain nombre de *leperos*. Un détachement du bataillon de Mina a dû intervenir, et des coups de feu ont été échangés. Un *serno* a été tué. Il y a eu aussi plusieurs blessés. La provocation venait, il paraît, de la part des leperos dont le nom des Français assaillis sont Frédéric Dosse, Dantan, Sassin et Charles.

La nomination de M. Augustin Arrangoiz comme consul du Mexique à New-York, a été ratifiée par le Conseil.

Le choléra a fait son apparition à Saltillo et y a exercé d'assez grands ravages.

Nous empruntons au *Trait-d'Union* d'intéressantes nouvelles de Californie.

Mexico, 4 juin 1849.

Monsieur le Rédacteur en chef du Trait d'Union

Monsieur, ayant quitté les *placeres* le 25 avril, et San Francisco le 1er mai; ayant vu, d'un oeil impartial, ce qui se passe en Californie, je crois de mon devoir d'exposer au public la vérité dans toute sa nudité. Bien qu'elle soit de nature à alarmer beaucoup de personnes qui ont dans ces contrées des parents ou des amis, elle en empêchera beaucoup d'autres de courir à leur ruine; peut être, même, leur sauvera-t-elle la vie.

L'or ne se tire pas avec un couteau; il ne se ramasse pas à pleines mains; il faut, pour l'extraire, pratiquer des excavations d'une vare à deux vares et demie de profondeur sur autant de largeur, avec des barres de fer et des pioches. Ces excavations se font dans le lit ou sur les bords des ruisseaux, d'où la conséquence qu'en peu de temps, elles se remplissent d'eau, inconvénient qui, néanmoins, ne fait moins sentir dans les *placeres* exploités à sec. Les travailleurs, dans l'eau jusqu'aux genoux, sont exposés, le jour, à une chaleur aussi forte que celle des serres chaudes au Mexique; quant à la nuit, pendant laquelle le froid est vif, ils la passent sous une tente, s'ils en ont, à la belle étoile, s'ils n'en ont pas, et c'est souvent le cas. Tel est le véritable état des choses. Quelques privilégiés recueillent de l'or, mais, malheureusement, la grande partie n'en tire pas assez pour couvrir ses dépenses qui sont énormes, et celui qui se trouve à même de retourner chez lui en bonne santé, avec ce qu'il a apporté, peut se considérer comme très heureux.

Le travail des mines est un métier de *guérriers*; l'homme le plus robuste n'y résiste pas un mois. La Haute-Californie, dont on a tant vanté la fertilité, est au contraire d'une stérilité déplorable, quand on la compare à la république mexicaine; c'est un pays où l'on ne trouve que souffrances et privations.

Je vous prie, monsieur, d'avoir, en conséquence, la bonté, d'insérer dans votre estimable journal, ces lignes rétrospectives, ainsi que la traduction de deux articles du journal américain qui se publie sur les lieux, et quelques paragraphes de critiques émanant de personnes dignes de foi, je vous serai très reconnaissant de cette faveur.

Agréez etc.
JUAN REDDING.

L'Alta California du 24 avril dernier, après avoir parlé de l'émigration extraordinaire qui se dirige vers les bords du Sacramento, continue en ces termes:

Ce mouvement extraordinaire, et cette émigration considérable nous le prouvent d'une manière indicible. Loin de nous de croire que l'or des *placeres* s'épuise, mais, en même temps, nous prévoyons les souffrances et les cruelles déceptions qu'auront à supporter beaucoup d'entre la multitude des arrivans.

Les *placeres*, comme toute chose, ont leurs favoris et leurs disgraciés; ils exigent comme toute autre spéculation, de l'industrie, de la prudence, de la santé et de l'énergie.

Beaucoup d'entre ceux qui viennent ici, y prospéreront, mais beaucoup d'autres, après avoir abandonné leur foyer pour courir à la recherche de l'or, ne trouveront, pour unique récompense que des fatigues et privations.

Le Nouvel Ami, ajoute, sous le titre de "DERNIERES NOUVELLES DES PLACERES" ce qui suit:

Dans la plus grande partie des ruisseaux où se trouve l'or, il y a trop d'eau pour qu'il soit possible de travailler avec profit. Dans beaucoup de *placeres* exploités à sec, il se trouve assez d'or.

Beaucoup des nouveau-venus sont très découragés, et plusieurs qui arrivent de Etats-Unis, vont retourner sur le steamer *California*. Nous pensons que leur découragement ne proviennent pas de ce qu'ils doivent qu'il n'y ait beaucoup d'or, mais bien de la vie de fatigues et de privations à laquelle le chercheur d'or doit se résoudre.

Les rapportales plus véridiques estiment qu'il y a environ huit mille ames, sur les *placeres*; probablement, la moitié de ce nombre est composée d'Américains, et un huitième de Californiens. Le dire général des Américains et des Californiens est qu'on ne devrait pas permettre aux étrangers de travailler sur les placeres. Ils prétendent que, d'ailleurs, ce serait un moyen de diriger les étrangers vers l'exploitation d'autres branches d'industrie. On parle fortement de faire des *meetings* pour adresser des pétitions au congrès, afin de lui demander qu'il donne des permissions d'exploiter l'or, et qu'il n'accorde ces permissions qu'aux citoyens américains.

Il y a eu des engagements sur plusieurs *placeres*, entre les blancs et les indiens. Il est impossible d'en définir l'origine; mais toujours est-il certain que les blancs commencent à traiter les indiens d'une manière inhumaine. Nous avons rapporté, il y a deux semaines, l'assassinat de cinq blancs de l'Oregon, par les Indiens, sur le *rio des les americanos*; 25 compatriotes des victimes sont partis à la recherche des meurtriers, dont vingt ont été tués et environ quatre faits prisonniers.

Les passages suivans sont extraits de deux lettres écrites par une personne qui a vécu quatre années en Californie, et adressées à deux de ses amis se trouvant à la mission de Santa-Clara.

Port de San-Francisco, 26 avril 1849.

M. D. N. Santa-Clara,

"Mon cher ami,

"Je dois que vous soyez retourné heureusement au *placer*, sain et sauf de tout ce que vous avez vu dans votre tournée. Il y a huit jours que je me trouve dans ce lieu de désoeuvrement, attendant mon frère qui n'est pas encore venu.

"Hier, sont entrés huit bâtiments venant des pays étrangers, l'un d'eux était chargé de charbon de terre. Le steamer *California* relève pour le manque de de combustible, partira pour Panama, le premier du mois prochain; il emporte 150 passagers, au nombre desquels est l'épouse du général Smith. Tous faient les incommodités incessantes et invincibles du pays. Les passagers continuent à venir de toutes parts, pour trouver, ici, la misère pour un grand nombre, et la mort pour beaucoup d'autres."

PORT DE SAN FRANCISCO, 25 avril 1849.

A M. D. N, Santa-Clara.

Mon cher ami,

"Il paraît que les nouvelles du placer ne sont pas très favorables. L'abondance de l'eau nuit aux travailleurs, et les maladies ne manquent pas. M.... qui vous a donné avis de son arrivée dans ce port, est mort déjà à l'embarcadère de Sutter. Il en est de même de beaucoup d'autres que l'ambition a séparés de leurs familles et de leurs amis, et qui courent à la mort ou à la mort dans un pays étranger et dans une société (appelée une société) qui reconnaît à peine les sentiments de l'humanité."

Extrait d'une lettre écrite par un Argentin récemment arrivé à San Francisco, et adressée au Père Gonzalès, ex-curé de Santa-Clara.

PORT DE SAN FRANCISCO, 10 janvier 1849.

Monsieur,

"Je prends la liberté de vous adresser cette lettre sans avoir l'honneur de vous connaître, espérant que vous aurez la bonté de m'excuser, eu égard aux circonstances qui m'ont déterminé à agir ainsi.

"Je suis arrivé dans ce port depuis trois jours; je suis Argentin, et je viens de Valparaiso. Je vois qu'il me sera de [illegible] impossible de vivre ici, ne sachant pas l'anglais. Sans avoir, au Chili, de relations exactes sur ce pays, j'y suis venu seul, avec quelques marchandises, croyant y rencontrer des personnes de ma religion, de ma classe et de ma langue, avec lesquelles je pourrais m'entendre, et en qui je pourrais me fier; mais le contraire de tout cela m'est arrivé, et je me trouve dans le plus grand embarras.

"Pour sortir de l'inaction et de l'incertitude dans lesquelles je me trouve, j'ai résolu de m'adresser à vous et de vous demander votre protection, espérant avec grande confiance que votre philanthropie me tirera de la position où je suis.

"J'ai 12,000 piastres fortes, et quinze balles de marchandises. Je voudrais m'établir sur le placer, et transporter, d'ici, ce que je possède; mais je ne sais comment faire, ni à qui me fier; je crains non seulement pour mon avoir, mais même pour ma vie en voyant qu'il n'y a pas la difficulté de me défendre....."

NOTA—La personne qui a écrit cette lettre fut aidée par le Père missionnaire auquel elle a été adressée; quelque temps après, elle entreprit son voyage au *placer*; c'est elle qui mourut misérablement au mois d'avril, à l'embarcadère de Sutter.

Extrait d'une lettre datée de Mazatlan le 6 mai, et écrite à une personne de Tepic.

"Dans ce port comme dans cette ville, il règne une grande activité pour la Californie, bien que les dernières nouvelles qui vont jusqu'au 26 avril, ne soient en rien flatteuses pour une personne habituée à vivre de ses sueurs, ou jouissant d'une position qu'elle songerait à abandonner pour aller au *placer*, ni pour celui qui voudrait entreprendre quelque spéculation commerciale avec ce pays. Toute espèce de marchandises est à meilleur marché qu'ici, et l'on ne trouve personne pour en faire service, à moins de payer des prix exhorbitans. Il paraît aussi que l'argent manque, et, tant au moins, beaucoup en trouvent pas d'en compter par un qu'en avait qu'il n'est pas abondant. Je suis déjà beaucoup refroidi sur ce pays, et, si je me trouvais dans votre ville, et si l'ardeur ne me revient pas à mon arrivée chez moi, je n'irai certainement pas à cette terre promise."

Le Trait-d'Union, après avoir reproduit ces lettres, continue en ces termes:

M. Redding, qui a communiqué ces documents est, depuis longtemps, connu de tout Mexico; si peu encourageants que soient les renseignements ils méritent toute confiance et nous devons dire, d'ailleurs, qu'ils sont confirmés par d'autres lettres particulières reçues en ville.

Peut-être saurons-nous occasion de tracer, avec son secours, un tableau de la société californienne. Ce tableau est sombre, bien sombre.

M. Redding affirme, qu'à sa connaissance, aucun chercheur d'or n'en a recueilli pour plus de cinq piastres par jour.

Le général Smith, dégoûté de sa position, va repartir pour les Etats-Unis.

Toutes les femmes décentes ont abandonné ou abandonnent chaque jour le pays.

Le colonel Mason, sur la circulaire duquel on jette toute la responsabilité des désillusions amères éprouvées par les émigrans, ne se trouvait pas en sûreté; il était à craindre, s'il ne s'éloignait pas, qu'il ne devînt l'objet de vengeances privées.

Des personnes habituées à vivre dans l'aisance, avaient été forcées de se faire domestiques pour subvenir à leur existence.

Nous ajouterons à ce qui précède, quelques détails empruntés à la *Gaviota* de Tépic du 26 mai.

Ce journal publie deux correspondances particulières; nous lisons dans la première, datée de San-Francisco, le 17 avril:

"Ce qui a le plus de valeur, c'est le travail personnel; c'est un plaisir de voir les millionnaires transporter des bottes, rouler des tonneaux et couper du bois sur la montagne.

"Les moyens de transport sont si chers et si rares que la plupart des personnes qui partent pour le *placer* laissent leurs équipages en arrière, de sorte que celui qui en a besoin trouve, abandonnés, des lits de camp, des matelas, des malles, du linge et, etc.

La seconde correspondance est datée du fameux placer Stanislas, le 28 avril.—Celui qui l'a écrite déclare qu'il n'a pu obtenir à ses besoins en tirant de l'or, et qu'il a été forcé de se faire cuisinier de la compagnie de 50 hommes à laquelle il appartenait.

P. S.—Un exprès est arrivé avant-hier de Mazatlan, en 5 *jours et demi*, apportant des nouvelles de San-Francisco jusqu'au 18 mai.

A cette date, tout aurait été désordre en Californie; le gouverneur aurait été obligé de se retirer avec ses troupes, à bord des navires américains qui se trouvaient dans le port, et les soldats n'osaient pas débarquer *parce qu'on les chassait comme des loups*.

On avait proclamé la loi du plus fort; une correspondance affirme qu'un individu a été tué dans San-Francisco même, par un malfaiteur qui voulait s'emparer d'un *morceau de poin* qu'il avait à la main.

Nous devons dire que ces détails méritent confirmation; ils ont été donnés, *comme des bruits*, dans une lettre datée de Mazatlan.

Nous croyons aussi que les faits rapportés dans le *Post-scriptum du Trait-d'Union* méritent confirmation. Cette faite du général Smith nous fait terriblement l'effet d'un canard.

UN NÈGRE—On vient d'apprendre à Boston, par un arrivage de Stekélim, que la goélette *Bendica*, de Baltimore, faisant la traite des noirs, a été surprise sur la côte d'Afrique. Il y avait cinq cents esclaves à bord.

NOMINATIONS—M. L. H. Tazo a été nommé collecteur de la Douane de Richmond, dans la Virginie, en remplacement de M. Thomas Nelson.

MARINE DANOISE—Suivant le rapport du capitaine Forhall H. Parker, les navires composant la marine militaire du Danemark réunissent 1,036 bouches à feu et ont, en équipages et en officiers au personnel de 9,755 hommes. Notre marine est plus forte en bouches à feu (mais moins considérable en équipages; nos bâtimens ont ensemble un total de 2,091 canons et ne sont montés que par 7,500 hommes. Nous avons onze vaisseaux de ligne tandis que le Danemark n'en a que cinq.

ARMÉES D'AUTRICHE, DE PRUSSE ET DE FRANCE—L'armée autrichienne, en temps de paix, se compose de 391,023 hommes, étant comme suit: officiers, 728; soldats de la garde impériale, 666; infanterie, 314,912; cavalerie, 48,842; artillerie, 25,875. En temps de guerre, l'Autriche peut facilement armer 500,000 hommes.

L'effectif de l'armée prussienne, en temps de paix, est de 259,561 hommes, divisés de la manière suivante: garde royale, 11,808; troupe de ligne, 62,344; cavalerie de la garde royale, 3,764; cavalerie de la ligne, 19,860; artillerie, 15,631; ingénieurs, 2,544; landwehr du premier ban, 81,018; landwehr du second ban, 62,508. Sur le pied de guerre, l'armée de Prusse compte 325,000 hommes.

L'armée française, lorsque l'Europe est tranquille, ne se compose pas moins de 300,143 hommes, classés par armes et autrement de la manière suivante: officiers, 3,652; infanterie: 173,886; cavalerie, 52,860; artillerie, 26,500; ingénieurs, 5,890; gendarmes, 19,500; vétérans, 4,900; gardes à la solde de certaines administrations, 2,900; corps d'indigènes en Afrique, 6,380, cavalerie d'Afrique, 3,675. Il y a maintenant la garde nationale qui est admirablement disciplinée et propre au service. Les ressources militaires de la France sont immenses; cette puissance compte presque autant de soldats que de citoyens, et elle pourrait encore, comme elle l'a déjà fait, lutter contre l'Europe entière.

Les passages suivans sont extraits de deux lettres écrites par une personne qui a vécu quatre années en Californie, et adressées à deux de ses amis se trouvant à la mission de Santa-Clara.

Port de San-Francisco, 26 avril 1849.

M. D. N. Santa-Clara,

"Mon cher ami,

"Je dois que vous soyez retourné heureusement au *placer*, sain et sauf de tout ce que vous avez vu dans votre tournée. Il y a huit jours que je me trouve dans ce lieu de désoeuvrement, attendant mon frère qui n'est pas encore venu.

"Hier, sont entrés huit bâtiments venant des pays étrangers, l'un d'eux était chargé de charbon de terre. Le steamer *California* relève pour le manque de combustible, partira pour Panama, le premier du mois prochain; il emporte 150 passagers, au nombre desquels est l'épouse du général Smith. Tous faient les incommodités incessantes et invincibles du pays. Les passagers continuent à venir de toutes parts, pour trouver, ici, la misère pour un grand nombre, et la mort pour beaucoup d'autres."

PORT DE SAN FRANCISCO, 25 avril 1849.

A M. D. N, Santa-Clara.

Mon cher ami,

"Il paraît que les nouvelles du placer ne sont pas très favorables. L'abondance de l'eau nuit aux travailleurs, et les maladies ne manquent pas. M.... qui vous a donné avis de son arrivée dans ce port, est mort déjà à l'embarcadère de Sutter. Il en est de même de beaucoup d'autres que l'ambition a séparés de leurs familles et de leurs amis, et qui courent à la mort ou à la mort dans un pays étranger et dans une société (appelée une société) qui reconnaît à peine les sentiments de l'humanité."

Extrait d'une lettre écrite par un Argentin récemment arrivé à San Francisco, et adressée au Père Gonzalès, ex-curé de Santa-Clara.

PORT DE SAN FRANCISCO, 10 janvier 1849.

Monsieur,

"Je prends la liberté de vous adresser cette lettre sans avoir l'honneur de vous connaître, espérant que vous aurez la bonté de m'excuser, eu égard aux circonstances qui m'ont déterminé à agir ainsi.

"Je suis arrivé dans ce port depuis trois jours; je suis Argentin, et je viens de Valparaiso. Je vois qu'il me sera de [illegible] impossible de vivre ici, ne sachant pas l'anglais. Sans avoir, au Chili, de renseignemens exacts sur ce pays, j'y suis venu seul, avec quelques marchandises, croyant y rencontrer des personnes de ma religion, de ma classe et de ma langue, avec lesquelles je pourrais m'entendre, et en qui je pourrais me fier; mais le contraire de tout cela m'est arrivé, et je me trouve dans le plus grand embarras.

"Pour sortir de l'inaction et de l'incertitude dans lesquelles je me trouve, j'ai résolu de m'adresser à vous et de vous demander votre protection, espérant avec grande confiance que votre philanthropie me tirera de la position où je suis.

"J'ai 12,000 piastres fortes, et quinze balles de marchandises. Je voudrais m'établir sur le placer, et transporter, d'ici, ce que je possède; mais je ne sais comment faire, ni à qui me fier; je crains non seulement pour mon avoir, mais même pour ma vie en voyant qu'il n'y a pas la difficulté de me défendre....."

NOTA—La personne qui a écrit cette lettre fut aidée par le Père missionnaire auquel elle a été adressée; quelque temps après, elle entreprit son voyage au *placer*; c'est elle qui mourut misérablement au mois d'avril, à l'embarcadère de Sutter.

FEUILLETON.

SUITE DES
Mémoires d'un Médecin.

LE COLLIER DE LA REINE.

IV.

Le quatrain de M. de Provence.

Tandis que tous ces événemens se passaient à Paris et à Versailles, le roi, tranquille comme à son ordinaire, depuis qu'il savait ses flottes victorieuses et l'hiver vaincu, se reposait dans son cabinet en *milles* des cartes et des mappemonden, des pendules plus mécaniques, et songeait à tracer de nouveaux sillons sur les mers aux vaisseaux de Lapérouse.

Un coup légèrement frappé à la porte le tira de ses rêveries toujours échauffées par un bon goûter qu'il venait de prendre.

En ce moment, une voix se fit entendre.

—Entre pénétrer, mon frère! dit-elle.

—M. le comte de Provence, le mal vengé, grommela le roi en poussant un livre d'astronomie ouvert aux plus grandes figures.

—Entrez, dit-il.

Un personnage gros, court et rouge, à l'oil vif, entra d'un pas trop respectueux, pour un frère, trop familier pour un sujet.

—Vous ne m'attendiez pas, mon frère, dit-il.

—Non, ma foi.

—Je vous dérange?

—Non, mais auriez-vous quelque chose à me dire d'intéressant?

—Un bruit, si drôle, si grotesque....

—Ah! ah! une médisance.

—Ma foi, oui, mon frère.

—Qui vous a diverti?

—Oh! à cause de l'étrangeté.

—Quelque méchanceté contre moi.

—Dieu m'est témoin que je ne [illegible] pas, s'il en était si vil.

—C'est contre la Reine, alors.

—Sire, figurez-vous qu'on m'a dit sérieusement, mais là, très sérieusement....je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

—Mon frère, depuis que mon prédécesseur m'a fait abdiquer cette précaution oratoire, comme modèle de style, dans Mme de Sévigné, je ne l'admire plus....Au fait.

—Eh bien! mon frère, dit le comte de Provence en peu refroidi par cet accueil brutal, on dit que la reine a découché l'autre jour, ah! ah! ah!

Et il s'efforça de rire.

—Ce serait bien triste si cela était vrai, dit le roi avec gravité.

—Sire, on prétend que M. d'Artois possède, la, derrière les deuxes. Est-ce que Votre Majesté n'a pas oui parler de cette déconvenance?

—Si fait, bien, mon frère; j'en ai entendu parler, il le faut bien.

—Comment sire!

—Oui, car on que vous n'avez pas fait quelque chose pour que j'en entende parler!

—Moi!

—Vous.

—Quoi donc, Sire, qu'ai-je fait!

—Un quatrain, par exemple, qui a été imprimé dans le *Mercure*.

—Un quatrain!! Et le comte plus rouge qu'à son entrée.

—Un vous fait favori des muses.

—Par un point de....

—De faire un quatrain pas plus par ce vers.

Hélène n'en dirigien au bon ton Méndias.

—Moi, Sire!....

—Vers pas, voici l'autographe de quatrain; votre écriture....bien! Je me connais mal en poésie, mais en écriture, oh! comme un expert....

—Sire, une folie en ambre une autre.

—Monsieur de Provence, je vous assure qu'il n'y a en folie que de votre part, et je n'étonne qu'un philosophe ait commis cette folie; gardons cette qualification à votre quatrain.

—Sire, Votre Majesté est dure pour moi.

—Le poète dit talon, mon frère. Au lieu de faire votre quatrain, vous auriez bien mieux fait de ne pas en avoir fait la relire; je l'ai fait, moi, par conséquent, vous eussiez dû, comme moi, dédaigné pour votre belle....Après cela, direvous, ce n'est pas un sujet qui inspire; mais j'ai bien mieux une mauvaise épître qu'aile bonne épître; Horace disait cela aussi, Horace, votre poète.

—Sire, vous m'accables.

—N'oublie-vous pas été sûr de l'innocence de la reine, comme je le sais, répéta le roi avec fermeté, vous eussiez bien fait de relire votre Horace. N'est-ce pas lui qui a dit cet vers bellet pauvres? pardon, j'écorche le latin:

Rectius hos est:
Hoc fuciens vinum malum, sic dulcis amicis
Occurtam.

"Cela est mieux; si je le fais, je serai plus honnête; si je le fait, je serai bon pour me aimer."

Vous rendriez plus élégamment, vous, mon frère; mais je crois que c'est là le sens.

Et le bon roi, quittant cette leçon donnée en père, plutôt qu'en frère, attendait que le coupable commençât une justification.

Le comte rédéta quelque temps en répondre, moins comme un homme embarrassé que comme un orateur en quête de délicatesse.

—Sire, dit-il, tout sévère que soit l'arrêt de Votre Majesté, j'ai un moyen d'excuse et un espoir de pardon.

—Dites, mon frère.

—Vous m'accusez de m'être trompé, n'est-ce pas; et non d'avoir eu mauvaise intention!

—D'accord.

—S'il en est ainsi, Votre Majesté, qui sait que n'est pas homme celui qui ne se trompe pas, Votre Majesté admettra bien que je ne me suis pas trompé pour quelque chose.

—Je n'accuse ni jamais votre esprit, qui est grand et supérieur, mon frère.

—Eh bien! Sire, comment ne me serais-je pas trompé à entendre tout ce qui se débite. Nous autres, princes, vivons dans l'air de la calomnie, nous en sommes imprégnés. Il ne dépasse qu'à lui crn, je dis ce que l'on m'a dit.

—A la bonne heure! puisqu'il en est ainsi; mais....

—Le quatrain? Oh! les poètes sont des êtres bizarres; et pour, ne vaut-il pas mieux répondre seulement que par un sourcil froncé? Des attitudes menaçantes mises en vers n'offensent pas, et ne vous donnent dans l'air de la calomnie, nous en sommes imprégnés. Il ne dépasse qu'à lui crn, je dis ce que l'on m'a dit.

—A la bonne heure! puisqu'il en est ainsi; mais....

—Le quatrain? Oh! les poètes sont des êtres bizarres; et pour, ne vaut-il pas mieux répondre seulement que par un sourcil froncé? Des attitudes menaçantes mises en vers n'offensent pas, et ne vous donnent pas d'ombrage.

—Votre Majesté n'avait pas permis que la reine s'approchât du bosquet pour expérimenter par elle-même....

Le roi frappa du pied. Le comte venait de prononcer ces paroles précisément au moment où le roi, Louis XVI personnalisait le passage le plus insultant pour Marie-Antoinette, l'histoire de sa prétendue orgie de nuit, ses stations, de son voluptueux désordre, de tout ce que de Mlle Olive.

—Impossible, impossible, dit le roi devenu pâle. Oh! la police doit savoir à quoi s'en tenir là-dessus!

Il sonna.

—M. de Crosne, dit-il, qu'on m'aille chercher monsieur de Crosne.

—Sire, c'est aujourd'hui jour de rapport hebdomadaire, et M. de Crosne attend dans l'Oeil-de-Boeuf.

—Qu'il entre.

—Permettez-moi, mon frère, dit le comte de Provence d'un ton hypocrite.

Et il se mine de sortir.

—Restez, lui dit Louis XVI. Si la reine est coupable, eh bien! *Monsieur*, vous êtes de la famille, vous pouvez le savoir; si elle est innocente, vous devez le savoir aussi, vous qui l'avez soupçonnée!

M. de Crosne entra.

Ce magistrat, voyant M. de Provence avec le roi, commençait par présenter ses respectueux hommages aux deux plus grands du royaume; puis d'adresses au roi.

—Le rapport est prêt, Sire, dit-il.

—Avant tout, monsieur, dit Louis XVI, expliquez-nous comment il s'est publié un pamphlet indécent contre la reine.

—Etrennes! dit M. de Crosne.

—Oui.

—Eh bien, Sire, c'est un gazetier nommé Rétaux.

—Oui. Vous savez son nom, et vous ne l'avez pas, en empêché de publier, on arrêté après la publication!

—Sire, rien n'était plus facile que de l'arrêter; le vous donne monitre à Votre Majesté l'ordre d'aller vous arrêté dans mon portefeuille.

—Alors, pourquoi l'arrestation n'est-elle pas opérée?

—Votre Majesté en trouve de cet de M. de Provence.

—Le grande quelle de Votre Majesté, dit ce-lui-ci [illegible]

—Mais, non, répliqua le roi; je vous ai dit de rester; où [illegible]

Le comte s'inclina.

—Parlez, monsieur de Crosne; parlez ouvertement, sans réserve; parlez vite et net.

—Eh bien! voici, répliqua le lieutenant de police, je n'ai pas fait arrêter le gazetier Rétaux, parce qu'il faisait de toute nécessité que j'avais, avant cette démarche, une explication avec Votre Majesté.

—Je la sollicite.

—Peut-être, Sire, vaut-il mieux donner à ce gazetier un sac d'argent et l'envoyer se faire pendre ailleurs, très loin.

—Pourquoi?

—Parce que, Sire, quand ces misérables disent un carnavage, le public à qui on le prouve est fort aise de les voir fouetter, essoriller, prendre même. Mais quand, par malheur, ils mettent la main sur une vérité....

—Une vérité?

M. de Crosne s'inclina.

—Oui. Je sais. Le reine a été en effet en bosquet de Mesmer. Elle y a été, c'est un malheur, comme vous dites; mais je le lui avais permis.

—Oh! Sire, murmura M. de Crosne.

Cette exclamation du sujet respectueux frappa le roi encore plus qu'elle n'avait fait sortant de la bouche du parent jaloux.

—Le reine n'est pas perdue pour cela, dit-il, je suppose.

—Non, Sire, mais compromise.

—Monsieur de Crosne, que vous a dit votre police, voyons!

—Sire, beaucoup de choses qui, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, sont l'adoration toute respectueuse que je professe pour la reine, sont d'accord avec quelques allégations du pamphlet.

—D'accord, dites-vous?

—Voici comment: une reine de France qui va dans un costume de femme ordinaire, au milieu de ce monde équivoque, attiré par ces bizarreries magnétiques de Mesmer, et qui va seule....

—Seule! s'écria le roi.

—Oui, Sire.

—Vous vous trompez, monsieur de Crosne.

—Je ne crois pas, Sire.

—Vous avez de mauvais rapports.

—Tellement exacts, Sire, que je puis vous donner le détail de la toilette de Sa Majesté, l'ensemble de sa personne, sa pas, ses gestes, ses cris.

—Ses cris!

Le roi pâlit et fronça le brochure.

—Ses soupirs même ont été notés par mes agents, ajouta timidement Monsieur de Crosne.

—Ses soupirs! La reine se serait oubliée à ce point!.... La reine aurait fait et bon marché de mon honneur de roi, de son honneur de femme!

—C'est impossible, dit le comte de Provence; ce serait plus qu'un scandale, et Sa Majesté est incapable....

Cette phrase était un surcroît d'accusation plutôt qu'une excuse. Le roi le sentit; tout en lui se révolta.

—Monsieur, dit-il au lieutenant de police, vous maintenez ce que vous avez dit!

—Hélas! jusqu'au dernier mot, Sire.

—Vous donc à vous, mon frère, dit Louis XVI en pesant son mouchoir par un front mouillé de sueur, je vous donc une preuve de ce que j'ai avancé. L'honneur de la reine est lié à celui de mon nom. Je ne le risque jamais. J'ai permis à la reine d'aller au bosquet de Mesmer; mais je lui avais enjoint de marcher avec elle une personne sûre, irréprochable, maintenue même.

—Ah! dit M. de Crosne, s'il en eût été ainsi....

—Oui, dit le comte de Provence, si une femme comme Mme de Lamballe, par exemple....

—Précisément, mon frère, c'est Mme la princesse de Lamballe que j'avais désignée à la reine.

—Malheureusement, Sire, la princesse n'a pas été emmenée.

—Eh bien, ajouta le roi frémissant: Si la désobéissance a été telle, je dois sévir et je sévirai.

Un énorme soupir lui ferma les lèvres après lui avoir déchiré le coeur.

—Seulement, dit-il plus bas, un doute me reste: ce doute, vous ne le partagez pas; c'est naturel; vous n'être pas le roi, l'époux, l'ami de celle qu'on accuse....Ce doute, je veux l'éclaircir.

Il sonna; l'officier de service parut.

—Qu'on voie, dit le roi, si madame la princesse de Lamballe n'est pas chez la reine, ou dans son appartement à elle-même.

—Sire, Mme de Lamballe se promène dans le petit jardin avec Sa Majesté et une autre dame.

—Priez madame la princesse de monter ici sur-le-champ.

L'officier parti.

—Maintenant, messieurs, encore dix minutes; je ne saurais prendre un parti jusque-là.

Et Louis XVI, comme son habitude, fronça le sourcil et lança, sur les deux témoins de sa profonde douleur, un regard presque tonnant.

Les deux témoins gardèrent le silence. M. de Crosne avait une triste réelle. M. de Provence avait une affectation de tristesse qui ne fût communiquée au dire Mornes en personne.

Un léger bruit de soie derrière les portes avertit le roi que la princesse de Lamballe approchait.

ALEXANDRE DUMAS.

(A continuer.)

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orleans.

EXPEDIES.

Navire Adriatique, Gillespie, pr Liverpool.
Caledonia Brauer, Coulier, pr Baltimore
Monongahela, Whipple, pr Philadelphie.
Barque Carolina, Yvonne, pr Gothenburg.
Ann Eliza, Hodge, pr New-York.
Goelette Water Witch, Brown, pr Boston.
Tallahassee, Roger, pr St Marks.
Glenroy, Nichols, pr Boston.
Two Friends, Gutmyr, pr Rimat.
Martha, Webber, pr Pensacola.
Dream, Kenney, pr Baites Residenzas.
N C V, Wright, pr Apalachicola.

ARRIVEE.

Barque Trenton, Couts, de Rio-de-Janeiro.
A F Jansen, Lenvit, de Brême.

—STEAMERS.—

Buena Vista, Johnson, de St Louis.
Autocrat, Gosion, de St Louis.
Harry Hill, Newell, de Nashville.
Tallahatchie, Sweeney, de Shreveport.
Natchez, Leathers, de Vicksburg.
Bertrand, Cartillo, de St Martinville.
Gipsey, Ure, de Bayou Sara.

LIGNE DE CUNARD.

D'ANGLETERRE.

America, pour Boston.....le 9 Juin
Hibernia, pour New-York.....le 16 juin

D'AMERIQUE.

America, de Boston.....le 4 Juillet
Hibernia, de New-York.....le 11 juillet

☞ Le navire SOUTHERNER, de New-York, et en déchargement vient de se ranger au quai Lafayette. Les marchandises sont invitées à faire retirer leurs marchandises, aussitôt elles seront emmagasinées sous leurs risques.

J. W. STANTON & Co,
Enregistrés Magasin et Lafayette.

☞ Le brick suédé CAROLINA, capitaine Berlora, de Marseille, est prêt à débarquer son chargement, qui consiste en 2,000 barriques de vin de Bordeaux, 75 barriques d'huile de Provence et 50 barriques de vinaigre. Les consignataires voudront bien retirer leurs permis dans les cinq jours et venir recevoir leurs marchandises, autrement elles seront enrôlées dans les magasins publics à leurs frais et risques.

B. TALAMON,
150 et 152 rue Royale

19 juin

MALADIES DE LA PEAU.
SIROP DE GIRARD.

Reçu par les derniers arrivages et en vente chez F. P. Duncan, rue de Chartres, 30, Seul d